NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

52 N° 10 1925

Les Lignes essentielles du Freudisme (2)

Joseph MARÉCHAL (s.j.)

p. 577 - 605

https://www.nrt.be/fr/articles/les-lignes-essentielles-du-freudisme-2-3182

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Les Lignes essentielles du Freudisme

(Suite.)

3. *L'analyse des rêves.*

Entre le libre jeu des associations mentales, dont il fut question précédemment, et le fil capricieux de la rêverie, la ressemblance est grande. Et la rêverie, c'est presque le rêve.

Freud a consacré à l'interprétation psychologique des rêves son livre le plus original et le plus fouillé, le plus suggestif et le plus déroutant. Sous le dessin léger de cette fantasmagorie, tour à tour charmante et sombre, mais généralement un peu folle, absurde même, que déroulent nos rêves, il croit découvrir, non seulement les mécanismes généraux de l'inconscient reconnus déjà dans les névroses (ce qui serait assez plausible), mais surtout cette infrastructure ténébreuse et primitive de nos expériences psychologiques qui, depuis nos années d'enfance, gît refoulée au plus profond de nous-mêmes. Si l'analyse du rêve nous permet vraiment de nous explorer à cette profondeur, de combien d'aspects de la psychologie normale et anormale ne doit-elle pas livrer la clef? L'analyse du rêve est, dit Freud, « la *via regia* qui conduit à la connaissance de l'*inconscient* dans la vie de l'âme. Par l'analyse du rêve, nous ouvrons une vue sur l'agencement intime de cet instrument [psychologique], de tous le plus merveilleux et le plus mystérieux. Rien qu'une vue partielle, il est vrai, mais qui nous met en état de pénétrer plus avant dans la constitution d'autres formations mentales, que nous devrons nommer pathologiques. Car la maladie [mentale], celle du moins qui peut être appelée fonctionnelle, n'a point pour cause on ne sait quelle destruction ou quelle différentiation nouvelle de notre organisation psychologique : la maladie fonctionnelle doit s'expliquer *dynamiquement*, par le renforcement ou l'affaiblissement de certaines composantes dans le système des forces [intérieures]

dont l'action constante sur nos activités mentales échappe par tant de côtés à notre conscience (1) ».

Voyons donc comment le rêve nous livre un accès jusqu'à ce psychisme inconscient, dont les contenus généraux et les lois d'exercice intéressent également la psychopathologie et la psychologie ordinaire. L'espace nous manque pour exposer, même sommairement, la technique de recherche employée par Freud, et pour en décrire l'application à un rêve particulier vraiment significatif. Au surplus, dans une Revue non-médicale et devant des lecteurs qui « veulent être respectés », nous éprouverions, avouons-le, quelque embarras à présenter une illustration concrète, non retouchée, de cet aspect du freudisme : or un freudisme *ad usum delphini* ne serait plus exactement *le* freudisme. Mieux vaudra donc, sans doute, nous borner à relater, en termes abstraits, dont la dignité n'altère pas l'exactitude, les résultats généraux qu'impose, ou que suggère fortement, d'après Freud, la « psychanalyse » des rêves.

1. Les mécanismes du rêve.

Constatons d'abord un fait. Chaque fois que nous abandonnons la direction volontaire de notre pensée, et que nous laissons, pour ainsi dire, à nos associations mentales, « la bride sur le cou », par exemple dans l'état de rêverie ou de distraction prolongée, le train d'images qui traverse notre conscience, loin d'aller au hasard, trahit, dans son orientation d'ensemble, quelque chose de nos goûts habituels, de nos préoccupations, de nos espoirs, disons d'un mot : de nos *désirs*, puisque la crainte même est l'expression retournée d'un désir.

Pourquoi n'en irait-il pas ainsi dans le rêve, soustrait

(1) Freud, S., *Die Traumdeutung*. 3e éd. Leipzig-Wien, 1911, p. 405-406 (La 7e éd. de cet ouvrage est de 1922).

pareillement au contrôle volontaire? Posons, comme une hypothèse plausible, que « le rêve est l'expression d'un désir », et efforçons-nous de vérifier cette hypothèse.

Effectivement il ne manque pas de rêves où l'expression d'un désir (au sens large de ce mot) est manifeste. Un affamé banquètera en imagination; un prisonnier « romantique », comme celui du tableau de Schwind, verra des lutins scier les barreaux de son cachot; un brave homme qu'un malentendu a mis en froid avec un camarade, renouera en songe les relations les plus cordiales.

Et non seulement le rêve, comme la rêverie, peut exprimer un désir latent en en figurant l'accomplissement plus ou moins parfait ou plus ou moins contrarié : le rêve peint plus au vif que la rêverie : par son caractère hallucinatoire, il procure des réactions affectives comparables à celles que donnerait la réalité; le rêve est vraiment, jusqu'à un certain point, une « réalisation de désirs ». Réalisation inoffensive, nullement compromettante, puisque le sommeil nous lie — ou peu s'en faut — bras et jambes.

Or, ces rêves candides, où le désir apparaît sans fard, ne semblent pas les plus fréquents chez l'adulte, tandis qu'ils sont la règle chez l'enfant. Notre ami Ted, qui n'a pas été sage, sera privé d'aller au cirque, cet après-midi, s'ébaubir devant les cabrioles des clowns et trépigner de joie, au galop effréné des poneys noirs, harnachés de blanc; soyez sûr qu'il se dédommagera la nuit suivante, en contemplant des merveilles par le dedans de ses yeux clos; peut-être même daignera-t-il nous les conter au réveil.

Où mieux que dans le rêve enfantin, pourra se révéler la structure primitive, le type fondamental du rêve? Mais alors, comment expliquer la plupart des rêves de l'adulte, lesquels, bien loin de constituer une « réalisation imaginative de désirs », semblent, à première vue, parfaitement incompréhensibles, — l'incohérence même?

Cette première apparence ne favorise guère notre hypothèse générale. Néanmoins, comme le demande Freud, suspendons encore notre jugement, et continuons de raisonner dans la même ligne.

Le rêve est une réalisation imaginative de désirs. Mais il y a désirs et désirs. Il y a des désirs que nous autres, adultes, jugeons moralement légitimes, socialement tolérables, ou du moins psychologiquement acceptables, des désirs auxquels rien, en nous, ne fait sérieusement obstacle, alors même que leur réalisation extérieure serait empêchée. On ne voit aucune raison pour quoi ces désirs, s'ils prennent quelque intensité, ne se traduiraient pas, tels quels, dans nos rêves d'adultes. Et ainsi en va-t-il réellement.

Mais nous portons aussi en nous des désirs moins approuvables, répugnants ou inopportuns à nos propres yeux, — de ces désirs qu'à l'état de veille nous maintenons étroitement bridés, énergiquement refoulés. Disons, pour employer le langage de Freud, que ces désirs tombent sous la *censure* du Moi, que ce sont des « désirs censurés ». Ils se trouvent donc contrebalancés, en nous, par un système antagoniste puissant, qui n'existe pas chez l'enfant; et l'on conçoit que cette circonstance doive compliquer les rêves où ils interviennent.

Ne cherchons pas encore à deviner le contenu de ces désirs censurés. Quels qu'ils soient, ils tendent fatalement à resurgir et à se « réaliser » imaginativement, durant le temps du sommeil, où la censure du Moi se relâche. Qu'en adviendra-t-il alors?

Deux hypothèses s'offrent à première vue.

Ou bien, les désirs renaissants, avec les représentations virtuelles qui les incorporent, sont à nouveau et immédiatement refoulés, avant même d'avoir pu passer le seuil de la préconscience, où veille, au moins d'un œil, la censure; d'où effort plus ou moins violent, angoisse et probablement réveil. Ou bien, la censure étant plus assoupie encore, ces désirs

franchissent le seuil, pénètrent dans l'imagination hallucinatoire du dormeur et y reçoivent une satisfaction directe, brutale : d'où sursaut de la censure et conflit aigu, c'est-à-dire, une fois de plus, angoisse et réveil imminent.

Ces deux issues des rêves d'adultes seraient-elles les seules possibles? Manifestement, non; puisqu'aussi bien nos rêves, qui subissent l'emprise des désirs censurés, n'aboutissent point, d'ordinaire, à nous réveiller. Le jeu de l'inconscient, durant le sommeil, doit être disposé — c'est une nécessité biologique — de manière à respecter le plus complètement possible notre repos. Mais comment?

Tout s'expliquerait par une troisième hypothèse : à savoir, que, normalement, les rêves de l'adulte fussent un moyen terme entre un refoulement vigoureux et une satisfaction directe des désirs « indésirables ».

Freud adopte, pour l'essentiel, cette solution intermédiaire. Il connaît et explique les rêves d'angoisse, qui provoquent le réveil. Mais il considère le plus grand nombre des rêves de l'adulte comme « un *compromis*... au service à la fois des deux systèmes antagonistes [du préconscient, gardé par la censure, et de l'inconscient refoulé], compromis réalisant les tendances de ces deux systèmes, dans la mesure où elles sont compatibles » (1). Si elles n'étaient aucunement compatibles, le sommeil paisible deviendrait une impossibilité.

Ce compromis ingénieux et secourable, quel est-il? La réponse tient en un mot, qui appelle, il est vrai, un bref commentaire : « Le rêve de l'adulte est ordinairement l'expression imaginative *symbolique* d'un désir refoulé ». Satisfaction de désirs, oui, mais déguisée, transposée et presque illusoire : voilà le compromis; est-il réalisable?

Concédons d'abord qu'il paraît foncièrement illogique, puisqu'il trompe et satisfait à la fois les vœux opposés de la

(1) FREUD, S, *Die Traumdeutung*, 3e éd., p. 385.

censure et du désir. Mais cela n'importe guère : la logique d'Aristote, qui ne gouverne déjà qu'à grand'peine notre conscience claire, régit plus imparfaitement encore le rêve, soumis avant tout au dynamisme des instincts et à la dialectique de l'imagination.

Il resterait à voir si l'élaboration psychologique du rêve offre les ressources suffisantes à la transposition symbolique requise par notre hypothèse.

Le mécanisme du rêve symbolique doit être, disions-nous, à double effet : 1) Donner issue à quelque désir secret; 2) En donnant le change à la censure.

A cette double intention — digne de la fourberie d'un Scapin — répondront, dans le rêve, deux plans superposés : un *rêve apparent*, bizarre et anodin, celui qui trompe la censure et dont nous nous souvenons au réveil; un *rêve latent*, le vrai rêve des désirs profonds, trame invisible et résistante, sur laquelle le rêve apparent brode ses arabesques (1).

Or, le rêve apparent emprunte ses matériaux au « préconscient », c'est-à-dire aux représentations virtuelles munies du laisser-passer de la censure : souvenirs anciens ou récents, et fréquemment, sinon toujours, souvenirs de la veille; parfois, il assimile, en outre, quelques sensations actuelles du dormeur.

Dans ce langage concret et épisodique du préconscient, l'inconscient doit couler son message clandestin. Entreprise délicate. Que fait un Scapin pour aveugler Géronte? Il lui conte une « histoire ». De même, l'inconscient va égarer la vigilance de ce Cerbère incorruptible, mais un peu niais, qu'est la censure, en faisant débiter devant elle un apologue à double sens. Veut-on un exemple, un exemple de comédie véridique? L'inconscient d'un jeune homme honnête désire ardemment l'héritage d'un vieil oncle, très digne d'affection.

(1) Freud emploie, dans le même sens, la distinction — plus exactement formulée — entre le « contenu manifeste » et les « idées latentes » du rêve.

Rêver des funérailles de celui-ci serait un « rêve enfantin », trop clair pour n'être pas déplaisant. Voici l'affabulation sous laquelle se déguisera le désir latent : « Oncle et neveu voyagent en Italie ; on fait halte à Pise ; joyeusement on visite le Dôme et le Baptistère ; à la soirée, l'oncle propose de se rendre au Campo Santo, où son digne neveu le laisse en muette contemplation devant les vénérables fresques du « Triomphe de la Mort ». Le tour est joué : l'inconscient a son discret frémissement de plaisir, et la censure, qui ne voit point le tourisme sur la liste des objets prohibés, garde une sérénité placide.

Au point de vue technique, le problème qui se pose à l'inconscient est assez analogue au problème d'invention littéraire résolu dans l'allégorie ou dans la parabole. De part et d'autre, est utilisée une aptitude très primitive et très générale de notre psychisme humain. Seulement, l'allégorie du rêve n'est point destinée, comme celle du poète ou du conteur, à être comprise ; elle ne saurait même, sans danger pour le sommeil, devenir transparente ; elle répond à un besoin subjectif d'expression plutôt qu'à une fonction objective de signification.

Puis donc que la dissimulation s'allie ici nécessairement à l'expression subjective, il faudra même que la narration symbolique, si elle devait être trop parlante dans son jaillissement spontané, subisse une série de déformations nouvelles, réglées sur les exigences de la censure. Celle-ci n'affiche pas chez tous le même rigorisme, et, par conséquent, la déformation requise n'aura pas chez tous la même ampleur. « La déformation du rêve, dit Freud, s'accomplit en fonction de deux facteurs. Elle est d'autant plus prononcée que le désir ayant à subir la censure est plus répréhensible et que les exigences de la censure, à un moment donné, sont plus sévères (1) ».

L'inconscient peut pousser fort loin les déformations du

(1) FREUD, S., *Introduction à la Psychanalyse*. Traduction JANKÉLÉVITCH. Paris, 1922, p. 147.

symbole onirique sans en détruire la valeur expressive. En effet, la formation et la déformation des images symboliques échappent à la rigidité d'une logique étroite : le symbole sensible — qui n'est pas le phénomène propre d'un objet — n'est point relié par identité à la chose symbolisée, mais tout au plus par une certaine proximité dans les rapports associatifs, proximité fondée sur une équivalence affective. Des simplifications, des condensations, des surdéterminations, des glissements, des inversions et des substitutions d'images, bref une altération assez profonde du tableau symbolique, demeurent compatibles avec le maintien de la valeur affective fondamentale : celle-ci jouit d'une indépendance relative et peut supporter des « transferts ». Dans le domaine des images, le rêveur se permet des déformations de symbole comparables à celles que font spontanément les enfants dans leurs jeux : une fillette pauvre joue à la poupée, le plus sérieusement du monde, avec des objets aussi hétéroclites qu'une brosse, une planchette, ou un rouleau de chiffons ; et le garçonnet qui ne possède pas de soldats de plomb, sait, au besoin, lever un régiment dans un sac de billes.

Toutefois, l'arbitraire de la création imaginative, dans le rêve, est limité, non seulement par le maintien du sens profond (lié surtout à la constance d'une valeur affective), mais par le besoin superficiel de ménager une certaine unité apparente, très élastique du reste, dans le produit élaboré : ainsi s'expliquent des omissions, des transformations et des intercalations, qui ne sont plus commandées directement par l'intention symbolique ou par la nécessité d'échapper à la censure, mais n'ont d'autre but que de rendre la fantasmagorie du rêve plus ou moins plausible — plausible aux yeux du dormeur, — ce qui n'est pas beaucoup exiger.

On voit que le dessin visible du rêve n'a guère, par lui-même, d'importance pour son interprétation profonde. Quelquefois, sans doute, le « contenu manifeste » laissera transparaître, par

analogie, quelque chose du « contenu latent » : c'est le cas du rêve de l'oncle et du neveu, proposé ci-dessus. Très souvent, la déformation est si considérable qu'elle nous rend le contenu apparent du rêve absolument inintelligible, aussi indéchiffrable qu'une dépêche secrète à qui n'en possède pas la grille. Pour faire l'analyse de ces rêves opaques, l'on devra recourir à des procédés indirects : non pas essayer d'interpréter rationnellement le contenu, mais faire travailler à nouveau, sur ce contenu, le subconscient du sujet, jusqu'au moment où apparaîtront des indices moins insaisissables.

C'est par cette dernière méthode surtout — associations libres, réponses ou réflexions spontanées du sujet à propos de telle ou telle partie de son rêve — que Freud obtint la plupart des indications, que nous allons grouper, sur les énigmatiques « idées latentes du rêve ».

2. Les « idées latentes » du rêve (1).

a) Symbolique générale et symbolisme du rêve.

Le symbolisme des rêves, expression d'idées latentes, n'est point toutefois un langage : il demeure à l'usage exclusif du rêveur, qui se contente généralement de le vivre, sans songer à le comprendre ; le choix des symboles et leur valeur sémantique y dépendent donc, plus largement qu'ailleurs, de conditions subjectives : non seulement du tempérament psychologique, mais des hasards de l'expérience personnelle.

N'exagérons pas, cependant, le caractère fortuit des symbolismes individuels ; tels quels, dans le rêve et hors du rêve, ils ne laissent pas que d'obéir à des lois profondes et

(1) Voir surtout, dans les ouvrages de Freud cités plus haut : *Die Traumdeutung*, V. Das Traummaterial und die Traumquellen ; ou bien : *Introduction à la psychanalyse* (trad. franç.), les chap. x à xiii.

de présenter quelques significations régulières, stéréotypées. Cela doit être, s'il est vrai que les hommes possèdent tous même nature, mêmes facultés, mêmes instincts fondamentaux, et qu'ils subissent, dans le milieu familial, au cours des années d'enfance, des influences extérieures très analogues. En faisant aussi large que l'on voudra la part des circonstances locales et des originalités personnelles, il doit rester, sous la variété contingente des symboles, un fond de traits communs, de quoi étoffer une « symbolique universelle » (1).

Le fait confirme ici la présomption théorique. A toute époque furent publiés des recueils plus ou moins généraux de symboles, depuis les modernes « Langage des fleurs » jusqu'à ces catalogues anciens d'*Emblemata* si appréciés des bibliophiles. Ils contiennent à côté d'emblèmes artificiels, d'origine purement accidentelle, d'autres symboles, dont on sent l'appropriation immédiate à l'objet et, pour ainsi dire, la valeur universelle d'humanité. La linguistique comparée, le folklore, l'analyse des mythes et des légendes font entrevoir pareillement un nombre limité de thèmes symboliques très primitifs et très répandus. Si bien que l'on pourrait caresser l'espoir d'arriver un jour, non seulement à démonter le mécanisme de la pensée symbolique, mais à en dégager les contenus primaires.

L'analyse directe du rêve — dont le symbolisme est, de tous, le plus libre et le plus capricieux — conduirait, selon Freud, aux mêmes constatations que l'étude des symbolismes à contenu social. Et le rêve offre cet avantage d'utiliser un matériel plus abondant, plus accessible à l'exploration et

(1) Les Drs Laforgue et Allendy, dans l'un des rares ouvrages français qui prennent position pour le freudisme, consacrent un chapitre à la symbolique universelle ; ces pages reflètent quelque chose du monde d'idées, en partie mythiques, où se complaisent les psychanalystes (Voir : *La psychanalyse et les névroses*. Paris, 1924. Chap. IX. Le symbolisme, pp. 157-184. N. B. Ce livre, comme plusieurs ouvrages médicaux que nous citons ici, ne serait évidemment pas à sa place dans la « Bibliothèque rose ».)

surtout plus immédiatement influencé par les dispositions profondes de l'inconscient. Supposons — c'est beaucoup concéder — que les interprétations de rêves, faites dans l'École psychanalytique, ne soient pas d'ordinaire largement fantaisistes et inspirées par de flagrants parti-pris : elles auraient alors établi un fait curieux, qui, par ailleurs, il faut l'avouer, n'est pas dénué a priori d'une certaine vraisemblance : c'est que, sous une imagerie superficielle extrêmement bariolée et mobile, « les objets [réels mais latents] qui trouvent dans le rêve une représentation symbolique sont *peu nombreux* : le corps humain dans son ensemble, les parents, enfants, frères, sœurs, la naissance, la mort, la nudité — et quelque chose de plus » (1). « Quelque chose de plus », c'est-à-dire tout ce qui touche au domaine sexuel.

« Jusqu'à présent [aussi longtemps que nous examinions seulement le *mécanisme* du rêve et non encore son *contenu* matériel], nous n'avions besoin d'admettre que des tendances inconscientes, c'est-à-dire des tendances qu'on ignore momentanément ou pendant une durée plus ou moins longue. Mais cette fois il s'agit de quelque chose de plus : de connaissances inconscientes, de rapports inconscients entre certaines idées, de comparaisons inconscientes entre certains objets, comparaisons à la suite desquelles un de ces objets vient s'installer d'une façon permanente à la place de l'autre. Ces comparaisons ne sont pas effectuées chaque fois pour les besoins de la cause, elles sont faites une fois pour toutes et toujours prêtes. Nous en avons la preuve dans le fait qu'elles sont identiques chez les personnes les plus différentes, malgré les différences de langue. » (2)

(1) S. FREUD. *Introduction à la psychanalyse*. Trad. franç. Paris, 1922, p. 157. — (2) *Ibid.*, p. 171. — On peut trouver une liste des symboles généraux du rêve dans les ouvrages de Freud mentionnés plus haut, ou bien, si l'on préfère une énumération plus brève, dans RÉGIS et HESNARD, *La psychanalyse des névroses et des psychoses*, Paris, 1922, 2e éd., pp. 108-115.

Ces éléments symboliques généraux du rêve présentent, avec la symbolique universelle de la conscience « éveillée », des ressemblances étroites et quelques différences aussi : « ... Les mythes et les contes, le peuple dans ses proverbes et ses chants, le langage courant et l'imagination poétique utilisent le même symbolisme [que le rêve]. Le domaine du symbolisme est extraordinairement grand et le symbolisme des rêves n'en est qu'une petite province... [Cependant] beaucoup des symboles employés ailleurs ne se manifestent pas dans les rêves ou ne s'y manifestent que rarement; et quant aux symboles des rêves, il en est beaucoup qu'on ne retrouve pas ailleurs, ou qu'on ne retrouve que çà et là » (1).

Comment expliquer cet ensemble de coïncidences et de discordances entre le rêve et les autres manifestations symboliques? Voici l'hypothèse de Freud : elle suggère une vue théorique, qui, si elle était juste, serait très intéressante : « On a l'impression d'être [dans le rêve] en présence *d'un mode d'expression ancien, mais disparu*, sauf quelques restes disséminés dans différents domaines... » (2). Ce mode d'expression primitif, « archaïque », mieux conservé dans les rêves, se serait surchargé ailleurs de symbolismes secondaires qui le masqueraient un peu.

b) « *Traits archaïques et infantilisme du rêve* ».

Freud intitule ainsi l'un des chapitres de son *Introduction à la psychanalyse* (3). Le travail d'élaboration du rêve serait « archaïque » et « régressif ». Qu'est-ce à dire? Simplement ceci : que le scénario organisé dans le rêve sous l'influence sourde des désirs « censurés », tend à rejoindre, par son symbolisme, les « complexes » les plus reculés de notre vie

(1) *Introd. à la psychanalyse*, pp. 171-172. — (2) *Ibid.* N. B. On peut tenir ceci sans chercher dans les rêves l'origine première des mythes poétiques. — (3) Chap. XIII. (Trad. franç. Paris, 1922).

psychologique, ceux qui occupèrent notre première enfance.

Cette affirmation n'a rien de bien étrange si l'on admet les prémisses générales de Freud. Pour traiter la « régressivité » ou l' « infantilisme » des rêves comme un corollaire de la théorie freudienne du refoulement et de la censure, il suffisait d'admettre que, parmi les désirs réprimés, ceux qui sont le plus profondément enracinés, et qui demeurent donc le plus universellement agissants, remontent aux premières années de notre existence.

Or la supposition est plausible, et serait même suggérée par l'expérience. Car c'est justement durant l'enfance que les tendances naturelles, qui cherchent à s'épanouir sans autre règle que l'attrait, se heurtent d'abord aux dures réalités, et subissent les contraintes progressives de l'éducation, c'est-à-dire du milieu social : la répression des désirs instinctifs, dans leur expansion spontanée, imprévoyante et amorale, non seulement est alors l'événement quotidien, mais s'exerce par un freinage forcément un peu brutal, sans adaptation complète et harmonieuse : dans l'âme enfantine, qui ne pénètre pas encore la raison des sévérités de la vie, persistera comme un étonnement de l'instinct. Freud attache une grande importance, pour justifier ses vues théoriques, à l'amnésie, si étendue et si opaque, qui couvre généralement les cinq, six ou huit premières années de la vie (1) : amnésie d'autant plus significative qu'elle est traversée chez tous par quelques lueurs bien nettes : ce qui montrerait qu'elle ne dépend pas d'une débilité organique de la mémoire infantile, mais de conditions plus exclusivement psychologiques. Un freudien dira logiquement que ces conditions sont celles mêmes de l'oubli par refoulement. L'enfant dut beaucoup « oublier » de la sorte pour s'adapter à la vie sociale. A peine garde-t-il quelques souvenirs clairsemés, assez insignifiants

(1) *Introd. à la psychanalyse*, p. 207.

en eux-mêmes : « souvenirs de couverture », assure Freud, symboles compensateurs, derrière lesquels continuent de s'affirmer, en se dissimulant, les premières attaches — ou, pour parler le langage psychanalytique, les premières « fixations » — entièrement amorales, du désir infantile.

Vers cet arrière-fond lointain, innocemment « pervers », de notre vie psychique, nous ramènerait donc constamment, dans toute la mesure tolérée par la censure, le symbolisme de nos rêves : sous l'apparence déconcertante de ceux-ci se devinerait la trace de nos premiers pas, ou de nos premiers « faux pas », dans l'existence (1).

Est-ce assez dire? Peut-être faudrait-il ajouter que nous percevons dans le rêve l'écho même des expériences de la race : « La préhistoire à laquelle nous ramène le travail d'élaboration [du rêve] est double : il y a d'abord la préhistoire individuelle, l'enfance; il y a ensuite, dans la mesure où chaque individu reproduit en abrégé, au cours de son enfance, tout le développement de l'espèce humaine, la préhistoire phylogénique (2) ». Certains auteurs, plus sobres que Freud sur d'autres points, mais ici plus téméraires, Rivers par exemple (3), introduisent franchement l'idée de « régression » dans le cadre de l'évolutionnisme biologique : pourquoi, en remontant le passé accumulé au fond de l'inconscient, s'arrêter aux frontières de l'espèce humaine et négliger l'apport des ancêtres animaux plus ou moins reculés?

Si l'on admet sans restriction la descendance animale de l'homme, il faut aller jusqu'à cette conséquence; car certains enrichissements de l'instinct semblent transmissibles par

(1) On se souviendra que des dispositions primitives toutes pareilles furent soupçonnées très tôt, par Freud, à l'origine de l'hystérie (voir ci-dessus, p. 545). En psychanalyse, le rêve aide à comprendre la névrose, et inversement la névrose le rêve. — (2) *Introd. à la psychanalyse*, p. 206 — (3) Voir : RIVERS, W. H. R., *Instinct and the unconscious*. 1e éd. Cambridge, 1920. Chap. 18, pp. 148 et suiv.

génération. N'insistons pas sur les perspectives étranges qu'ouvriraient alors, quant à l'origine de nos tendances naturelles, le symbolisme des rêves et la symptomatologie des névroses.

c) L'arrière-fond sexuel des « idées latentes » du rêve.

Nous pressentons déjà que le jugement de Freud sur la qualité des idées latentes du rêve n'aura rien de flatteur pour notre nature humaine. Comment en serait-il autrement, puisque ces idées résultent du jeu sournois de tendances mises par nous-mêmes en interdit? « Tendances répréhensibles, indécentes au point de vue éthique, esthétique et social,... ce sont des choses auxquelles on n'ose penser ou auxquelles on ne pense qu'avec horreur. Ces désirs censurés... sont avant tout les manifestations d'un égoïsme sans bornes et sans scrupules (1). » Voilà la vase infecte qui tend à remonter à la surface du Moi, dès que le sommeil — ou une cause analogue — affaiblit le contrôle rationnel. Nul ne s'étonnera que les tendances sexuelles y soient largement représentées : « Le *Moi* débarrassé de toute entrave morale cède à toutes les exigences de l'instinct sexuel, à celles que notre éducation esthétique a depuis longtemps condamnées et à celles qui sont en opposition avec toutes les règles de restriction morale. La recherche du plaisir, ce que nous appelons la *libido*, choisit ses objets sans rencontrer aucune résistance, et elle choisit de préférence les objets défendus... Des convoitises que nous croyions étrangères à la nature humaine se montrent suffisamment fortes pour provoquer des rêves. La haine se donne librement carrière. Les désirs de vengeance, les souhaits de mort à l'égard de personnes qu'on aime le plus dans la vie, parents, frères, sœurs, époux, enfants, sont loin d'être des

(1) *Introd. à la psychanalyse*, p. 145-146.

manifestations exceptionnelles dans les rêves. Ces désirs censurés semblent remonter d'un véritable enfer » (1).

Si les thèses de Freud s'étaient bornées là, elles auraient paru, à beaucoup, exagérées ou trop exclusives, mais elles n'auraient pas suscité les vives oppositions qu'elles rencontrèrent et continueront de rencontrer. Ce que prétend le psychologue viennois, ce n'est pas seulement souligner le caractère réellement fâcheux des tendances censurées, ni seulement leur origine « infantile », ni seulement la place considérable qu'y occupe le dynamisme sexuel, mais rattacher *toute* l'organisation latente du « refoulé » — c'est-à-dire de l'inconscient profond, inspirateur de rêves et créateur de névroses — à une base primitive imprégnée de sexualité.

Cette thèse — excessive, selon nous — trouve un certain appui dans la symbolique générale des rêves, telle que l'esquisse Freud. Nous avons dit plus haut (p. 587) que les quelques objets réels signifiés par les images oniriques comprennent des objets sexuels à côté d'autres objets; il y a plus : alors que l'imagerie qui représente ces derniers objets est relativement maigre et peu variée, celle qui symbolise des objets sexuels est au contraire extraordinairement abondante et richement nuancée; comme si, parmi les thèmes inconscients qui dirigent l'évocation des images, le thème sexuel était le plus universellement en action, et par conséquent, ajoute Freud, avait été le plus anciennement formé, tant dans la race que chez les individus.

Le malheur est que la codification générale des symboles du rêve, où s'appuient les conjectures de Freud, repose à son tour sur des interprétations bien contestables, dont la seule raison déterminante semble être, trop souvent, le préjugé pansexualiste même, qui hante le cerveau des psychanalystes orthodoxes (2).

(1) *Ibid.*, p. 146. — (2) Nous ne parlons pas de ces « sauvages » de

Quoi qu'il en soit, pour juger équitablement Freud, il est nécessaire de lui demander d'abord, à lui-même, ce qu'il entend par « sexualité », et plus spécialement par « sexualité infantile ».

III

LE « PANSEXUALISME » FREUDIEN.

1. *Son extension.*

Avant de définir le sens « freudien » du mot « sexuel », il n'est que juste de rappeler les deux déclarations suivantes, faites par Freud à plusieurs reprises : 1. Tous les rêves n'exigent pas une interprétation sexuelle. 2. Le dynamisme de l'inconscient, à l'œuvre dans les névroses, ne procède pas seulement de l'instinct sexuel, mais en même temps des « instincts du Moi » (*Ichtriebe*).

Nous verrons mieux plus loin ce que signifie cette opposition de l'instinct sexuel et des instincts du Moi : en tout cas, Freud n'a jamais cessé de tenir l'appétit sexuel pour un élément essentiel, sinon unique, dans l'étiologie des névroses. Quant aux rêves, il semble que, pour Freud lui-même, les « rêves enfantins », ces rêves naïfs qui présentent, tant chez l'enfant que chez l'adulte, une réalisation non déguisée de désirs, ne soient point nécessairement sexuels. Car l'intervention nécessaire de la sexualité dans l'organisation des rêves est liée à l'éveil de désirs refoulés, et encore, non pas de désirs refoulés quelconques, mais de désirs vraiment primitifs, refoulés dès les années d'enfance. Ces désirs infantiles, sexuels, influencent-ils toujours, médiatement ou immédiatement, les rêves symboliques et « déformés », qui sont la majorité des rêves de l'adulte? En répondant : « Presque toujours »,

la psychanalyse, dont Freud lui-même dut blâmer l'intempérance.

Freud croit énoncer une proposition expérimentalement démontrée (1).

Mais peut-être une bonne définition du « sexuel » rendrait-elle vaine toute querelle sur l'extension plus ou moins grande du « sexualisme » freudien.

2. *Notion de la « libido ».*

Au point de vue de Freud, sinon de tous ses disciples, définir la *libido* et définir le sexuel, c'est tout un : le champ d'application de l'une couvre le champ d'exercice de l'autre. Car la *libido* est le dynamisme même de l'instinct sexuel; elle « désigne la force avec laquelle se manifeste l'instinct sexuel comme la faim désigne la force avec laquelle se manifeste l'instinct de l'absorption de nourriture » (2).

La *libido* s'enferme-t-elle donc dans ce qu'on appelle couramment le « sexuel » ? Non, dit Freud ; le langage courant ne connaît guère, comme type authentique du sexuel, qu' « une sexualité tout à fait restreinte, une sexualité mise au service de la procréation, bref... la vie sexuelle normale » (3). Notion beaucoup trop étroite : « sexuel » déborde « génital ». Qu'on ouvre un Traité spécial de Pathologie sexuelle, par exemple celui de Krafft-Ebing (4) : toute la gamme des perversions (involontaires) qui s'y trouve décrite renie plus ou moins complètement, dans son mécanisme même, le but de la procréation et finit par localiser le plaisir malsain tout-à-fait en dehors des organes dits génitaux. Si aberrantes qu'elles soient, ne sont-ce point là, cependant, des manifestations de l'instinct sexuel? Évidemment oui ; et en ce sens on concédera facilement qu'une certaine disjonction soit physiologiquement possible entre la fonction génitale, ordonnée à la reproduction,

(1) Voir, p. ex., *Introd. à la psychanalyse*, p. 172 et suiv. — (2) *Ibid.*, p. 324. — (3) *Ibid.*, p. 331. — (4) Von KRAFFT-EBING, *Psychopathia sexualis*, 12e Aufl., Stuttgart, 1903.

et l'activité sexuelle. Or, ajoute Freud, l'analyse nous montre que ces perversions résultent, chez l'adulte, d'une dissociation interne (ou d'une incomplète organisation) de l'instinct sexuel normal, par retour (ou par arrêt) de la *libido* à des points de fixation déjà occupés antérieurement, au cours de la vie infantile. L'instinct sexuel d'un adulte normalement développé est, en effet, un produit synthétique, terme d'une longue évolution, au cours de laquelle la *libido*, après avoir poursuivi successivement des buts partiels — et stériles — les a finalement subordonnés ou même sacrifiés complètement à la fonction reproductrice. Si les perversions de l'adulte rééditent des phases infantiles de la *libido*, n'est-on pas en droit d'appliquer aux secondes le qualificatif de « sexuel » attribué par tous aux premières? ne pourra-t-on sans scandale parler d'une « perversité [sexuelle] polymorphe » (1) de l'enfant — ce petit monstre qui n'en peut mais et ne s'en soucie point? Freud le pense et clame sa conviction avec une emphase qui n'est pas toujours du meilleur goût.

Décidément, pour deviner le secret de la *libido* il faudra nous pencher sur les berceaux et inspecter les *nurseries*.

3. *La « libido » initiale chez l'enfant.*

Le mot *libido* se traduirait souvent assez bien par « tendance hédonique ». Décrivant les premières manifestations de la *libido*, Freud n'insiste-t-il pas sur cette caractéristique, que « le nourrisson accomplit des actes *qui ne servent qu'à lui procurer un plaisir* » (2)? Le baby glouton « suce le sein maternel », d'abord, en gros garçon utilitaire, pour se rassasier, mais bientôt aussi pour le plaisir de sucer. Voilà l'entrée en scène de la *libido*.

(1) *Introd. à la psychanalyse*, p. 216. — (2) *Ibid.*, p. 325.

Peuh! une petite sensualité bien innocente... Non, réplique Freud : sexualité déjà. Voyez l'expression béate que montre alors l'enfant : à quelle mimique de l'adulte ressemble-t-elle le plus? « Si le nourrisson était capable de faire part de ce qu'il éprouve, il déclarerait certainement que sucer le sein maternel constitue l'acte le plus important de la vie. Ce disant, il n'aurait pas tout à fait tort, car il satisfait par ce seul acte deux grands besoins de la vie. Et ce n'est pas sans surprise que nous apprenons par la psychanalyse combien profonde est l'importance psychique de cet acte dont les traces persistent ensuite toute la vie durant. L'acte qui consiste à sucer le sein maternel devient le point de départ de toute la vie sexuelle... » (1). Cet acte, justement parce qu'il provoque un délice en quoi se concentre toute la faculté de jouir de l'enfant, donne à celui-ci — par définition — « un plaisir sexuel », et la zone bucco-labiale est vraiment dès lors une « zone érogène » (2).

Lorsqu'on sèvre le poupon du sein maternel, il « suce », par compensation, « son pouce ou sa langue », ou n'importe quoi : remarquez donc la dissociation croissante de la fonction végétative et de l'attrait du plaisir! « Et vous admirerez, continue Freud, la profondeur et l'esprit d'observation des anciens Égyptiens dont l'art représente l'enfant, entre autres le divin Horus, tenant le doigt dans la bouche » (3).

Bientôt Bébé se met à explorer au hasard son petit corps : il ne tarde pas à y découvrir, à côté de la muqueuse bucco-labiale, d'autres surfaces excitables, « érogènes » à divers degrés (celles précisément où s'attachent les perversions de l'adulte); et parmi les zones érogènes, il reconnaîtra probablement aussi les organes spéciaux de la vie sexuelle normale. Nous résumerons le tableau un peu répugnant que Freud nous présente de ces tâtonnements primitifs de la *libido*, par la

(1) *Ibid.*, pp. 325-326. — (2) *Ibid.*, p. 325. — (3) *Ibid.*, p. 341.

formule qu'il emprunte à Havelock Ellis : le très jeune enfant traverse une phase bien caractérisée d'« auto-érotisme ».

Oh ! les grands yeux étonnés et candides, qui nous ravissent dans les portraits d'enfants d'un Reynolds... Entre nous, le langage psychanalytique est parfaitement odieux, même s'il disait vrai. Mais il y a pis encore : résignons-nous à entendre le commentaire médico-psychologique de ces groupes charmants, où le peintre anglais représente *His Majesty the baby* échangeant ses premières tendresses avec les jolies mamans qui s'appelaient alors Mrs Hoare, ou duchesse de Devonshire, ou comtesse Spencer.

4. *Organisation ultérieure de la « libido » infantile.*

Ce paragraphe — roman ou histoire, comme on voudra — pourrait s'intituler, dans l'esprit de la psychologie freudienne : la vie amoureuse de Bébé. Et ce ne sera pas précisément une page d'édification, car nous touchons ici ce qui constitue, selon Freud, le « péché originel » de notre nature humaine — péché lointain, doublé d'un remords mystérieux, qui traverse, en se renouvelant sans cesse, l'histoire d'une race perverse, inconsciemment relapse en chacun de ses rejetons (1).

Le nœud du drame « amoureux », où se trouve engagé, comme acteur principal, le pauvre petiot, à peine corrigé de « sucer son pouce », est la réplique du mythe trouble et terrible d'Oedipe, ce roi de Thèbes, qui, sans les reconnaître, tua son père Laïus et épousa sa mère Jocaste. Le crime involontaire et fatal, immortalisé par la tragédie de Sophocle, Bébé va le commettre, en se permettant d'aimer sa mère avec la seule tendresse, peu spiritualisée encore, dont on soit

(1) *Ibid.*, p. 345. Cf. *Totem und Tabu*. Wien, 1920 (Trad. franç. Paris, 1924).

capable à son âge. Résumons en quelques phrases sèches ses débordements effroyables.

Sa *libido* (traduisons : son attrait sensible), d'abord repliée sur lui, s'était étendue aux personnes qui l'entouraient de soins assidus et dont la présence était ainsi liée à son plaisir. D'abord le sexe de ces personnes ne lui importait guère : d'« auto-érotique » sa *libido* était devenue « hétéro-érotique », mais demeurait indifférente dans ses choix. Comme c'était naturel, la mère occupait le premier rang parmi les objets de cette affection naissante. Bientôt cependant, voici qu'une étrange différence se marque entre l'attitude du petit garçon envers sa mère et l'attitude que gardent généralement envers leur mère les petites filles : c'est à savoir « que le petit bonhomme veut avoir sa mère pour lui tout seul, que la présence du père le contrarie, qu'il boude lorsque celui-ci manifeste à la mère des marques de tendresse, qu'il ne cache pas sa satisfaction lorsque le père est absent ou parti en voyage. Il exprime souvent de vive voix ses sentiments, promet à la mère de l'épouser. On dira que ce sont des enfantillages en comparaison des exploits d'Oedipe, mais cela suffit en tant que faits et cela représente ces exploits en germe » (1).

La fillette de son côté n'a rien à envier à son petit effronté de frère : elle renverse les rôles, voilà tout ; devenue la rivale de sa propre mère, elle s'attache au père avec une coquetterie précoce et significative.

Affection tendre envers la mère, jalousie envers le père, chez le garçon ; tendresse envers le père et sentiment de rivalité envers la mère, chez la petite fille ; tels sont les éléments essentiels du fameux « complexe d'Oedipe », pierre d'angle de la psychanalyse viennoise. Le lecteur trouvera sans doute qu'à part quelques cas morbides assez rares, les

(1) *Ibid.*, p. 346.

manèges des deux innocents « pervers » pourraient s'expliquer beaucoup plus simplement, sans aucune analogie réelle avec l'amour incestueux d'où naquit Antigone ; c'est bien aussi notre avis. Mais comme le Professeur Freud tient inflexiblement à son interprétation, et l'étaie de quelques raisons directes et indirectes que nous n'avons pas le loisir de discuter, bornons-nous à la mentionner telle quelle, sous toutes réserves.

Le « complexe d'Oedipe » est donc la plus formidable pierre d'achoppement pour la psyché infantile : « *malorum omnium origo* » ; il ne cessera pas, chez l'enfant, de fourvoyer l'amour et d'attiser la haine. « Quand la famille s'accroît, le complexe d'Oedipe se complique (1) du « complexe familial ». Les aînés, jaloux des nouveau-venus, qui menacent de les frustrer en partie de l'affection de leurs parents, laissent transparaître à l'égard de leurs cadets une sorte de haine, jusqu'au jour où le petit garçon reporte de sa mère sur sa sœur, la fillette de son père sur son frère une affection équivoque, déçue de ne pas avoir été prise au sérieux. A tout cela s'ajoute dans l'enfance une précoce curiosité des choses sexuelles que les grandes personnes s'efforcent de tromper par des réponses évasives ou des contes à dormir debout, et l'enfant, alors livré à ses propres moyens, se hasarde à imaginer aux problèmes qu'il se pose des solutions plus ou moins baroques, dont, au cours de sa vie ultérieure, les bizarreries ne seront pas toujours sans retentissement » (2).

Lorsque l'on objecte à Freud que les enfants témoignent souvent d'une vive tendresse là précisément où la théorie psychanalytique leur prête de la rivalité, de la haine et jusqu'à des souhaits de mort, il répond que les sentiments

(1) Freud dit, plus explicitement : « Ce complexe (d'Oedipe) en s'élargissant devient le complexe familial. » *Introduction*, p. 347. — (2) Dr Ch. Blondel, *La psychanalyse*. Paris, 1924, p. 58.

élémentaires présentent longtemps, dans la conscience de l'enfant, et indéfiniment dans l'inconscient de l'adulte, la propriété de l' « ambivalence » (ou de la « bipolarité »), c'est-à-dire la propriété d'exister simultanément sous des formes opposées : désirer et redouter, aimer et haïr. L'une ou l'autre de ces formes, d'après les cas, c'est-à-dire le sentiment originel ou son « négatif », se traduiront à l'extérieur et se répercuteront plus tard dans le symbolisme de l'imagination et dans les symptômes névrotiques. On voit, sans qu'il soit besoin d'y insister, combien cette ambivalence des tendances infantiles, jointe à la déformabilité presque illimitée du rêve, que nous avons signalée plus haut, rend illusoire le contrôle expérimental des hypothèses psychanalytiques.

Certains « complexes », plus spécialement relatifs au père, ont pris une grande importance dans les développements récents du freudisme. Avant l'établissement du complexe d'Oedipe, le père est, aux yeux du jeune enfant (garçon ou fille), le type de la force, de la puissance tutélaire, un objet de respect instinctif et d'admiration illimitée ; le « papa » sait tout et peut tout ; dans le sentiment confus de cette *paterna potestas*, de ce prestige encore inentamé, Freud voit même la racine première du sentiment religieux. Après survenue du complexe d'Oedipe, cette phase « admirative » se prolonge, chez la fillette, sous la phase « amoureuse » et, chez le garçon, sous la phase de rivalité : la haine plus ou moins obscure de ce dernier envers le père ne supprime pas la crainte révérentielle, l'admiration, ni même un certain amour non-sensuel qui est si proche de l'admiration. De cet enchevêtrement primitif de sentiments naît un complexe nouveau, tellement étrange que nous nous excusons d'en devoir faire mention : le « complexe de la castration » (1),

(1) *Introd. à la psychanalyse*, p. 215. Cf. WITTELS, Fr. *Freud. L'homme, la doctrine, l'école.* Paris, 1925, p. 142 et suiv. — S. FREUD, *Das Ich und das Es.* Wien, 1923.

rouage de secours dans le mécanisme freudien des névroses : entendons par là le regret de ne point posséder, ou la crainte de perdre, les attributs physiques et moraux de la virilité ; la fillette par admiration voudrait être homme en restant toutefois la favorite du père ; le garçon, qui hait le père comme un rival, sans laisser de le respecter comme un être quasi transcendant, prend plus ou moins conscience de sa faute : il redoute obscurément de se voir infliger le châtiment d'Oedipe, qui eut les yeux crevés par l'effet de la colère des dieux (car il va de soi que les yeux crevés sont, dans le mythe, le symbole à peine voilé d'une autre mutilation).

Les disciples de Freud corsent à plaisir ce drame « infantile », de moins en moins fait pour un théâtre d'enfants. Ne les suivons pas plus loin, puisqu'aussi bien nous en savons assez maintenant sur l'organisation sexuelle primitive que postule le freudisme. Cette organisation va désormais, sous le coup répété des impératifs moraux et sociaux intimés du dehors, subir les refoulements qui la transposeront dans l'inconscient : « A partir de la troisième année, écrit Freud, la vie sexuelle de l'enfant présente beaucoup d'analogie avec celle de l'adulte ; elle ne se distingue de cette dernière que par l'absence d'une solide organisation sous le primat des organes génitaux, par son caractère incontestablement perverti, et, naturellement, par la moindre intensité de l'instinct dans son ensemble. » (1) « Entre la sixième et la huitième année, le développement sexuel subit un temps d'arrêt ou de régression, qui, dans les cas socialement les plus favorables, mérite le nom de période de latence... La plupart des événements et tendances psychiques, antérieurs à la période de latence, sont alors frappés d'amnésie infantile, tombent dans cet oubli dont nous avons déjà parlé et qui nous cache et nous rend étrangère notre première jeunesse...

(1) *Ibid.*, p. 339.

On ne peut s'empêcher de soupçonner que la raison de cet oubli réside dans les débuts de la vie sexuelle qui coïncident avec cette période, que l'oubli est, par conséquent, l'effet du refoulement. » (1)

Enfin éclate la crise de la puberté, qui concentre plus ou moins complètement les activités sexuelles sur leur but dernier, la génération. Car la *libido* normale de l'adulte est « génitale » ; mais que de hasards elle a courus avant d'aboutir à ce terme parfait de son évolution !

5. *Notion élargie de la « libido ».*

A l'origine, la *libido* représente, nous l'avons dit, toute la force du désir fixée sur un plaisir étroitement corporel et sensuel. Ensuite le désir se dilate, embrassant, dans le même enveloppement affamé ou satisfait, le plaisir même et les causes externes de ce plaisir : on peut dire déjà que la *libido* se « transfère » au dehors. Elle se charge de nuances nouvelles dès le moment où, parmi ses objets externes, sont discernées les « personnes » : le père, la mère, les autres membres du milieu familial ; elle capte et colore un nombre croissant d'éléments intellectuels ; sans changer de nature, elle commence de s'épanouir en « amour » ; suivons-la plus loin ou plus haut : soit qu'elle s'oriente à la reproduction, soit qu'elle se transpose à des fins supérieures, elle sera toujours, au fond, le même potentiel affectif, la même puissance de désir, au service d'objets de plus en plus dégagés d'un étroit égoïsme physique. Dans cette évolution montante, il n'y a pas discontinuité dynamique, mais seulement échelonnement des points d'application d'une force demeurée identique à elle-même.

Ce développement de la *libido*, admis par Freud, impose l'idée d'une dissociation entre la *libido* comme pur principe

(1) *Ibid.*, p. 389.

dynamique, et les différentiations de la *libido* selon les formes successives où elle se coule. La *libido* est-elle déjà sexuelle comme principe dynamique? ne l'est-elle que par différentiation ultérieure? On comprend l'embarras des auteurs, appliqués à serrer de plus près le pur concept de la *libido*. Ils ont essayé de l'appeler : *Instinct*, ou *Énergie cinétique* en général (Régis et Hesnard); *Tropisme vital* (Laforgue et Allendy); *Élan vital* (Jung); *Volonté*, au sens de Schopenhauer, ou *Volonté de puissance* au sens nietschéen (Adler); *Affectivité* encore indifférenciée (École de Zürich : Jung, Maeder); *Intérêt* ou attrait (Claparède). Mais alors, elle ne serait donc autre chose que le principe dynamique ou psychodynamique fondamental de notre nature humaine; si l'on veut : notre finalité interne et active. En elle-même, garderait-elle quelque chose de sexuel, fût-ce au sens large où « sexuel » est distingué de « génital »? Non, puisqu'elle formerait la racine commune d'où procède toute activité sexuelle et non-sexuelle. Mais ici, le Professeur Freud proteste avec véhémence, il n'en veut pas démordre : la *libido* est sexuelle; *sit ut est, aut non sit*.

Heureusement, dans une page relativement récente, Freud expose avec moins de raideur que précédemment sa notion de la *libido* : « *Libido* est un terme emprunté à la théorie de l'affectivité. Nous désignons ainsi l'énergie (considérée comme une grandeur quantitative, mais non encore mesurable) des tendances se rattachant à ce que nous résumons dans le mot *amour*. Le noyau de ce que nous appelons amour est formé naturellement par ce qui est communément connu comme amour et qui est chanté par les poètes, c'est-à-dire par l'amour sexuel dont le dernier terme est constitué par l'union sexuelle. Mais nous n'en séparons pas toutes les autres variétés d'amour, telles que l'amour de soi-même, l'amour que l'on éprouve pour les parents et les enfants, l'amitié, l'amour des hommes en général, pas plus que nous n'en séparons

l'attachement à des objets concrets et à des idées abstraites. Pour justifier l'extension que nous faisons ainsi subir au terme « amour » nous pouvons citer les résultats que nous a révélés la recherche psychanalytique, à savoir que toutes ces variétés d'amour sont autant d'expressions d'un seul et même ensemble de tendances, lesquelles, dans certains cas, invitent à l'union sexuelle, tandis que dans d'autres elles détournent de ce but ou en empêchent la réalisation, tout en conservant suffisamment de traits caractéristiques de leur nature pour qu'on ne puisse pas se tromper sur leur identité (sacrifice de soi, recherche de contact intime).

« Nous pensons qu'en assignant au mot « amour » une telle multiplicité de significations, le langage a opéré une synthèse pleinement justifiée et que nous ne saurions mieux faire qu'en mettant cette synthèse à la base de nos considérations et explications scientifiques. En procédant de la sorte, la psychanalyse a soulevé une tempête d'indignation, comme si elle s'était rendue coupable d'une innovation sacrilège. Et cependant, en « élargissant » la conception de l'amour, la psychanalyse n'a rien créé de nouveau. L'*Eros* de Platon présente, quant à ses origines, à ses manifestations et à ses rapports avec l'amour sexuel, une analogie complète avec l'énergie amoureuse, avec la *libido* de la psychanalyse...

« Toutes ces variétés d'amour, la psychanalyse les considère de préférence et d'après leur origine, comme des penchants sexuels. La plupart des gens « instruits » ont vu dans cette dénomination une offense et se sont vengés en lançant contre la psychanalyse l'accusation de « pansexualisme ». Celui qui voit dans la sexualité quelque chose de honteux et d'humiliant pour la nature humaine, est libre de se servir des termes plus distingués *Eros* et *Érotique*. J'aurais pu en faire autant moi-même dès le début, ce qui m'aurait épargné pas mal d'objections. Mais je ne l'ai pas fait, car je n'aime pas céder à la pusillanimité. On ne sait jamais jusqu'où on peut aller

dans cette voie ; on commence par céder sur les mots et on finit parfois par céder sur les choses (1) ».

A-t-on remarqué que cette déclaration rattache à la *libido* l'amour même de soi ? Celui-ci n'appartiendrait-il plus aux « instincts du Moi » ? ou bien les « instincts du Moi » ne seraient-ils plus irréductiblement opposés, comme le voulait Freud, à l' « instinct sexuel » ? De fait, la théorie freudienne s'est un peu modifiée sur ce point, pour faire face à de nouveaux problèmes, surtout aux problèmes suscités par les névroses de guerre (2).

(A suivre.)

Jos. Maréchal, s. i.